LA VÉRITÉ AU ROI.

> Allez mourir, ou faites la conquête
> De vos états ravis par ces coquins.
> Le diadême échappe à votre tête,
> Et votre ſceptre eſt briſé dans vos mains.

SIRE,

DEPUIS l'époque fatale où les perfides mandataires de la France, trompée par les jongleries d'un déteſtable charlatan, ont formé, ſous le nom de députés, une horde d'aſſaſſins, de voleurs, de régicides, qui, abuſant de votre bonté & de vos vertus, ont, peu à peu, ſous

le masque du bien public, usurpé votre pouvoir, bouleversé & enfin détruit l'empire que la providence vous avoit donné à gouverner. On vous a vu, SIRE, oubliant vos propres malheurs, passer vos tristes jours à gémir sur le sort de vos sujets, cruellement abusés ; à chercher les moyens de les ramener & de les sauver d'une ruine presque inévitable. Votre infortune, votre conduite, des intentions aussi pures qu'étoient évidemment les vôtres, devoient sans doute éclairer les esprits les plus prévenus, & toucher les cœurs les plus endurcis ; mais, sans cesse abusé par le scélérat de Genève, trahi par d'indignes courtisans ; quand vous avez vu l'inutilité de vos efforts vertueux, & l'audace qu'enhardissoit votre bonté, au lieu de déployer une force utile qui vous auroit sauvé, vous vous êtes voué à un courage d'inertie, qui vous a perdu & précipité dans un abîme dont l'œil le plus pénétrant ne sauroit mesurer la profondeur.

Tous vos sujets fidèles, forcés de s'éloigner ou de se taire, crainte de vous faire tomber sous le fer des assassins, & de devenir eux-mêmes, en pure perte,



victimes de leur zèle & de leur fidélité, ont été réduits jusqu'ici à la triste nécessité de pleurer votre infortune, les malheurs, la honte & la dissolution de la France sans pouvoir rien pour elle ; & respectant votre douleur, personne n'a osé jusqu'ici, en vous offrant une triste vérité, porter dans votre cœur déchiré une lumière qui auroit redoublé votre infortune, sans remédier à rien

Aujourd'hui, Sire, que la chûte de votre empire est consommée, que votre sceptre est brisé, votre couronne avilie, & que la France se dissout dans une mer de malheurs & de honte ; dans le moment où vous avez besoin de toute l'énergie, de tout le courage possible pour triompher de vos cruels ennemis & des dangers qu'ils assemblent autour de vous. C'est à cette époque, Sire, qu'un de vos fidèles sujets, pénétré d'amour & de respect pour son roi, & prêt à donner son sang pour lui, ose vous adresser cette vérité, qu'il vous importe tant de connoître, & qui, dans ce temps de désolation, peut seule vous éclairer sur vos véritables intérêts. Autrefois, quand votre nom sacré étoit pro-

noncé, le silence & la soumission étoient la preuve du respect & de l'amour; aujourd'hui que les lois sont renversées, & qu'une assemblée d'odieux tyrans règne à votre place, il pense, en vous parlant sans détours, vous donner une preuve plus éclatante de sa fidélité, & de vous servir plus utilement que s'il armoit mille bras pour votre délivrance.

Si toutes les vertus privées d'un honnête homme, si l'humanité, l'économie, l'amour de la justice & de l'ordre, toutes celles enfin, Sire, que vous possédez, suffisoient pour bien gouverner & pour affermir un trône, vous seriez encore le plus puissant monarque du monde, & vos sujets les plus heureux des hommes. Mais les événemens vous prouvent combien cette bonté, cette facilité qui feroient le bonheur d'une société, sont opposées à celui d'un état. Aucun des rois, vos prédécesseurs, n'ont eu plus de vertus & moins de passions que vous; aucun n'a été meilleur père, mailleur maître, ne s'est montré plus avide du bonheur de ses sujets: ceux mêmes dont on blâme le despotisme, ont eu des règnes brillans & fortunés, tandis que le vôtre,

Sire, ſera compté au nombre des plus malheureux. A quelle cauſe rapporter cette cruelle différence, bien faite, hélas! pour dégoûter les rois des vertus bienfaiſantes, ſi elles ne portoient pas avec elles leur récompenſe pour un cœur honnête & ſenſible? C'eſt, n'en doutez pas, Sire, à votre trop de bonté, & au peu de fermeté que vous avez montré, lorſque vous auriez dû ſévir contre des ſcélérats factieux. En occupant vos momens par des diſtractions frivoles, les grands & pénibles devoirs d'un roi, vous les avez ſucceſſivement confiés à des miniſtres ineptes ou perfides, à d'avides courtiſans qui, après avoir étrangement contribué à la ruine de votre royaume, après vous avoir plongé dans les derniers malheurs, vous ont lâchement abandonné pour aller encenſer la fortune, & mendier ſes faveurs au milieu de cette arène impure où elle les a transportés. C'eſt toujours la foibleſſe des rois qui a cauſé la ruine des empires.

Quand on oſe, comme le fait cette infame aſſemblée de tyrans, vous abuſer par un vain eſpoir & de fauſſes promeſſes, vous faire entrevoir dans l'avenir pour

vous & vos ſujets, un bonheur certain; c'eſt ajouter, SIRE, la dériſion à l'outrage. Vos malheurs doivent vous avoir acquis aſſez d'expérience pour vous aſſurer que vous n'avez rien que des crimes à attendre des monſtres qui vous ont détrôné, & qui vous tiennent dans leurs fers, d'autant plus sûrement, qu'ils ont avili votre rang, & preſque éteint dans le cœur de vos ſujets, cet amour, ce reſpect que les français ſe ſont toujours vantés d'avoir pour leurs rois.

S'il vous reſte quelque eſpoir, SIRE, ce n'eſt que dans votre courage. Oſez vous ſecourir vous-même; oſez réſiſter aux uſurpateurs, dont le deſſein étant évidemment de règner à votre place, ne vous laiſſeront bientôt qu'un vain titre, & peut-être pour peu de temps. En cédant à toutes leurs volontés, vous enhardiſſez des ſcélérats habitués au crime, incapables de généroſité comme de remords; vous conſternez vos fidèles ſujets, & vous achevez votre ruine. Des bruits ſourds & vagues, mais qui n'en annoncent pas moins un orage prochain, préſagent pour vous & pour

votre héroïque compagne, le comble des outrages & du malheur. Déjà, pour parvenir à leur noir dessein, ils vous somment de renvoyer des ministres auxquels vous avez une juste confiance, & qu'ils ne peuvent corrompre, pour leur substituer des agens qui leur sont vendus. Songez, SIRE, à la fin tragique de ce roi infortuné, auquel on fit signer l'arrêt de mort du vertueux & fidèle Stafford. Un seul Cromwel suffit pour faire périr son roi sur un échafaut: où vous conduiront, SIRE, cent assassins non moins hypocrites que celui qui souilla l'Angleterre d'un régicide? N'attendez pat la mort avec insouciance sur les débris de votre trône. Vous péririez, SIRE, sans gloire comme sans utilité. Osez la braver, la provoquer même, en résistant courageusement à ces décrets honteux & destructeurs qu'on vous force de sanctionner le poignard sur le cœur. Celui qui brave le fer des assassins, y échappe plus souvent que celui qui les redoute. Osez instruire la France & l'Europe de vos malheurs & de vos dangers; osez, SIRE, révéler les fatals secrets que vous renfermez dans votre

ſein ; vous intimiderez aiſément vos perſécuteurs par un courage auquel ils ne ſeront pas préparés. Des meurtriers tremblent bientôt devant la vertu intrépide ; ils n'oſeront attenter à vos jours ſacrés ; ils craindront la vengeance des rois, qui s'appeſantiroit incontinent ſur eux d'une manière terrible ; le beſoin de commettre des crimes cédera, chez ces horribles démons, au ſoin de leur conſervation ; & au moindre danger qui vous menacera, vos fidèles ſujets de tous les ordres, qui ſont en plus grand nombre qu'on ne penſe, accourront de toutes les parties de la France, ſe ranger autour de votre perſonne ſacrée, vous ſauver, ou s'enſevelir avec vous ſous les ruines de la monarchie.
